Petits deuils et grands deuils

La mort d'un être aimé m'a toujours amenée à faire un bilan de ma vie et à réfléchir à mon avenir. Que voulais-je accomplir si la vie me gâtait de quelques années supplémentaires ? Quelle version de moi-même voulais-je être dans un avenir plus ou moins proche qui m'amènerait à grandir, à être une meilleure personne ?

J'ai fait un premier bilan à vingt ans, à la mort de cette très chère Claude qui m'avait légué cette maxime magnifique : « Tu es ce que tu es et ce que tu es en vaut la peine. » Comme elle m'aimait dans ma version « jeune adulte de vingt ans » ! Aimerait-elle la femme que je suis devenue ?

Cette série de bilans imposée par les décès de ceux que j'ai aimés a façonné ma vie et mon être. Je ne suis plus cette jeune femme de vingt ans, de trente ans, ni même celle de quarante ans qui me précède seulement de quelques années.

Mes versions passées n'existent plus. Elles sont mortes tour à tour. La vie nous apprend à apprivoiser la mort. Faire le deuil d'un chat, d'un parent, d'une amie, d'un projet, et surtout, de soi-même. Petits deuils et grands deuils. Laisser mourir nos versions antérieures, nos limites, nos idées stériles, nos passions avortées. Lâcher prise sur soi-même, se délester des vieilles peaux pour devenir autrement. Pas tout à fait autre, certainement plus tout à fait même.

Au fil des transformations, mes plus grands maîtres ont été mes amies et mes enfants, ces personnes pour qui j'ai un amour inconditionnel au point de pouvoir entendre au besoin que je suis parfois indigeste et qu'il vaut mieux changer un peu. Mes enfants m'ont élevée et mes amies m'ont aimée malgré moi. Dans de telles circonstances affectives, il eût été ingrat de ne pas aplanir certains travers afin d'être davantage aimée pour moi-même. Ma mère, qui n'a été que charme et gentillesse toute sa vie, avait pourtant l'habitude de dire que mes amis devaient être faits forts pour me supporter. Elle n'avait pas tort. Elle oubliait une chose toutefois : enfant et adolescent, on commence à peine à exister, notre identité est en construction. Cette jeune femme que j'ai été n'existe plus. Je suis autre.

© Sylvie Tardif

De ces versions passées, il reste une essence, bien sûr, et des rêves dont je n'arrive pas à faire le deuil. Ces rêves de ce que j'aimerais être, de ce que j'aimerais accomplir sont prégnants. Ils restent bien accrochés malgré le temps qui passe. D'aussi loin que je me souvienne, j'ai toujours été fascinée par les chevaux. Pour une citadine de l'est de Montréal, aussi bien dire que cette fascination resterait latente pendant de nombreuses années.

Je me souviens également, comme si c'était hier, de l'émoi ressenti quand j'ai enfin su lire. Je me souviens de Léo et Léa comme d'amis très chers qui venaient de m'ouvrir à un monde immense, un territoire à explorer que je pressentais riche et fabuleux. Je me souviens d'avoir eu instantanément l'envie de lire tout ce qui me tombait sous la main. Cependant, l'impression la plus forte, en refermant mon cahier de lecture de première année sur lequel figurait un joli canard jaune, et qui m'habite encore aujourd'hui, est d'avoir pensé : « Quand je serai grande, je veux en écrire, moi aussi, des histoires captivantes comme celles de Léo et Léa. »

Plus tard, j'ai voulu conquérir le ciel comme certains veulent voguer au gré des flots. Pourquoi ai-je mis ces rêves en attente ? Pourquoi n'ai-je pas fait de place dans mon passé de jeune femme à ces rêves qui me semblent si importants aujourd'hui ? Pour faire des enfants ? Ils n'ont pas le dos si large. Je suis responsable de n'avoir pas tout fait pour réaliser ces rêves plus tôt. Je suis l'unique responsable d'avoir mis mon temps de mortelle ailleurs. Et puis, Andrée est morte. Bilan forcé. Les enfants étaient alors grands. Plus rien ne m'empêchait d'avoir un cheval, d'apprendre à piloter et d'écrire les histoires que j'ai toujours voulu conter.

Je sais maintenant pourquoi mes rêves ne sont pas tous réalisés. J'ai la trouille de ne pas être à la hauteur. Je crains de me décevoir moi-même. Rêver garde l'espoir d'y arriver. Se commettre serait possiblement rencontrer l'échec. J'ai peur. Écrire est le seul rêve qui me fout une peur paralysante, bien davantage que piloter un planeur ou monter à cheval. Je sais pourquoi. Il s'agit du rêve le plus intimement lié à mon identité.

Je revois l’enfant de six ans qui, sachant lire, a déjà envie d’écrire. Je dois concrétiser le rêve de cette enfant, cette version si lointaine et si proche de moi tout à la fois. Je dois mettre la peur de côté. Elle commence à ne pas aimer que je n’aie pas encore essayé d’écrire. Je ne dois pas la faire attendre plus longtemps.

Une chose à la fois

J’ai eu souvent la peur au ventre. J’ai eu souvent l’impression d’une mort imminente. J’ai eu souvent le souffle court. J’ai eu souvent l’esprit troublé et confus. J’ai eu souvent les doigts gourds. J’ai eu souvent la sensation que les choses m’échappaient. J’ai eu souvent l’intuition que la vie tenait au fil qui retenait les choses qui tentaient de m’échapper. J’ai eu souvent l’envie de ne retenir qu’une chose à la fois pour survivre. J’ai eu souvent le désir de posséder la clé de la mémoire où conserver chaque chose qui me fuyait. J’ai eu souvent recours à la mémoire. J’ai eu souvent le vertige qu’elle se vide. J’ai eu souvent l’horreur du vide. J’ai eu souvent le souvenir d’une seule chose. J’ai eu souvent un seul mot sur le bout de la langue. J’ai eu souvent les yeux vides et le regard perdu. J’ai eu souvent une seule chose à la fois. J’ai eu souvent le silence. J’ai eu souvent… J’ai eu souvent… J’ai.

© Sylvie Tardif